Les Grecs d'Homère n'avaient pas de vie intérieure

Julian Jaynes et les raisons pour lesquelles la conscience pourrait être plus récente que les pyramides

Brian J. McVeigh — IAI News, 11 novembre 2026. Traduction française de l'article fourni, à usage pédagogique. Texte original : https://iai.tv/articles/homers-greeks-had-no-inner-life-auid-3724

Brian J. McVeigh est chercheur principal et conseiller auprès de la Julian Jaynes Society.

Dans l'Iliade d'Homère, nous rencontrons rarement le mot grec original signifiant « je », ou des références à la pensée intérieure et à la prise de décision. Dans cet article controversé, le théoricien de la culture Brian J. McVeigh soutient que le psychologue de Princeton Julian Jaynes avait raison d'affirmer que les Grecs homériques n'avaient ni vie intérieure ni conscience d'eux-mêmes. À l'occasion du cinquantième anniversaire du livre classique de Jaynes, *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind*, qui a inspiré la série *Westworld* de HBO, McVeigh soutient que les anciens Grecs considéraient les voix de leurs dieux comme ce qui les poussait à agir et qu'ils étaient effectivement dépourvus de vie intérieure.

Imaginez un cadre théorique capable de résoudre une longue liste d'énigmes : l'origine de la religion et de ses manifestations associées — visites surnaturelles, culte des ancêtres, architecture funéraire monumentale, divination, oracles, possession spirituelle et vestiges de spiritualités archaïques encore visibles dans les églises, les temples et les mosquées. Cette approche explique aussi des phénomènes autrement inexplicables, comme les hallucinations, l'hypnose, la glossolalie et les compagnons imaginaires des enfants. Elle présente en outre un intérêt clinique : sa conception des hallucinations comme initialement non pathologiques et adaptatives a contribué à créer un climat intellectuel favorable au Hearing Voices Network, qui considère l'audition de voix comme une expérience porteuse de sens. Ce cadre comporte enfin des hypothèses qui attendent d'être mises à l'épreuve.

On trouve un tel cadre dans *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind* (1976), de Julian Jaynes (1920-1997). Selon sa théorie, jusqu'à il y a environ trois mille ans (avec des variations géographiques), les humains possédaient une mentalité « bicamérale » (« à deux chambres »), dans laquelle l'hémisphère droit communiquait avec le gauche au moyen d'hallucinations impératives. Celles-ci étaient interprétées comme les voix des dieux, des ancêtres ou de souverains divinisés. Mais la croissance démographique et la complexité sociale exercèrent une pression sur ce système psychologique dual, associant un supérieur surnaturel à un subordonné mortel. Vers la fin du deuxième millénaire avant notre ère, cet agencement neuroculturel à deux niveaux s'effondra. En réaction, les langues, en développant des « mots de l'esprit » métaphoriques, transformèrent les processus psychologiques. Jaynes appela cette nouvelle mentalité « conscience » (ou, plus longuement, conscience subjective de soi accessible à l'introspection). La conscience au sens de Jaynes n'est ni un trait inné biologiquement fixé, ni quelque chose qui s'identifie à la sensation, à la pensée ou à l'état de veille. C'est une innovation culturelle acquise.

Dans le monde moderne, les vestiges d'une mentalité bicamérale préconsciente exercent sur nous une grande influence. L'architecture sacrée, les croyances religieuses moins intenses mais encore importantes, les rites de passage enveloppés de cérémonies sacrées et la version atténuée du droit divin des rois qui résonne dans nos institutions politiques sont si omniprésents que leurs origines spirituelles sont passées à l'arrière-plan. Le défi consiste donc à rendre étrange ce que nous croyions comprendre, en réexaminant, à l'aide d'une interprétation jaynesienne, ce qui se cache sous nos yeux. J'ai commencé cet essai par quelques affirmations provocatrices. Examinons-les.

Remettre en question la psychologie établie

Jaynes était psychologue comparatiste. Comme d'autres chercheurs de sa discipline, il supposait d'abord que la « conscience » était une caractéristique de tous les organismes et un produit de l'évolution. Mais sa recherche des plus anciennes références à quelque chose qui ressemble à une mentalité consciente dans les documents historiques le conduisit à une découverte surprenante : les textes des langues anciennes dont nous disposons avant 1000 avant notre

ère seraient dépourvus de terminologie psychologique. Jaynes fut aussi frappé par l'omniprésence écrasante des récits de révélations divines. Il ne niait pas les principes de l'évolution biologique. Cependant, il finit par prendre conscience des limites de la psychologie évolutionniste : ce paradigme, puissant par ailleurs, ne peut expliquer à lui seul les origines de la conscience. Il conclut que, bien qu'elle soit ancrée dans notre neuroanatomie, la conscience est fondamentalement un phénomène idéationnel transmis par la socialisation et non par les gènes.

La reconnaissance par Jaynes du rôle des facteurs historico-culturels était, du point de vue de la psychologie dominante, très peu conventionnelle. En utilisant des témoignages d'un passé relativement récent pour comprendre la mentalité humaine, il associait deux domaines apparemment très éloignés : l'histoire récente et les neurosciences. Il contestait des présupposés méthodologiques bien établis, franchissait les frontières disciplinaires traditionnelles et défiait toute classification disciplinaire. Cela rend difficile de le situer comme penseur.

Comment Jaynes a-t-il été reçu, critiqué et (mal) compris au fil des années ? Un premier type de réaction peut être qualifié de « scientifique sérieux ». Plusieurs évaluations de Jaynes ont été équitables, équilibrées et instructives. Que leurs auteurs adhèrent ou non à ses arguments, une évaluation impartiale suppose de lire ce qu'il a effectivement écrit et, surtout, de comprendre ce qu'il voulait dire. Viennent ensuite les exposés « scientifiques de vulgarisation ». Un problème fréquent de ces lectures est leur incapacité stupéfiante à prendre en compte la définition que Jaynes donnait de la conscience. Dans toute discussion, si l'on ne comprend pas la prémisse d'un argument, on a déjà perdu la bataille visant à convaincre autrui de son hypothèse. Pour beaucoup de ses (mauvais) interprètes, le mot « conscience » sert de toile vierge sur laquelle ils projettent leurs propres définitions. Ses arguments s'en trouvent déformés. Enfin, les interprétations « New Age et utopiques » prêtent à la conscience un sens magique, comme s'il s'agissait d'un pouvoir mystérieux, d'une force cosmique se déployant dans le temps et aidant les individus dans leur transformation personnelle. Cet utopisme montre comment certains commentateurs (parfois inspirés d'une vision excessivement simplifiée des relations entre cerveau gauche et cerveau droit) associent Jaynes à un darwinisme social pseudoscientifique, selon lequel la société progresserait vers une finalité grandiose. Une telle démarche témoigne d'une fétichisation à la mode de la conscience plutôt que d'une évaluation objective des hypothèses de Jaynes.

Définir la mentalité consciente

Du point de vue de la « conscience », la psychologie traverse une crise, comme le montre la confusion semée par l'usage imprécis de ce mot chez de nombreux chercheurs. On ne sait souvent pas s'ils entendent par là la réactivité perceptive (enregistrer quelque chose par les sens), la cognition (raisonner, juger), la veille (ne pas être engourdi par le sommeil, l'évanouissement ou la stupeur), un état mental opposé au coma, ou une désignation générale de toute activité mentale. Pour beaucoup, la conscience est un objet de fascination. Le mot lui confère une aura de mystère qui pousse même des chercheurs habituellement prudents à des conclusions injustifiées. Omniprésente dans les écrits universitaires et non universitaires, la conscience est devenue le Saint Graal de la psychologie et des neurosciences. On en parle souvent sans la définir, dans un flou qui devrait embarrasser des chercheurs pourtant qualifiés. Ceux qui ont des inclinations mystiques semblent poursuivre cette relique sacrée de la psychologie. Même les physiciens participent à cette quête, sous les dehors d'un « mysticisme quantique ». Puisque psychologues, neuroscientifiques, philosophes de l'esprit, journalistes scientifiques et passionnés d'IA commencent leurs enquêtes avec des conceptions différentes de la conscience, ils finissent par parler de choses différentes. Il en résulte un débat où tout est permis, peu propice au progrès scientifique. Comment Jaynes lui-même comprenait-il la conscience ? Il ne visait d'abord aucune des définitions précédentes : il entendait quelque chose de précis, et non un trait génétiquement hérité, inscrit dans la neuroanatomie. Selon son hypothèse radicale, déroutante pour beaucoup, la mentalité consciente est une acquisition culturelle récente, que chaque génération doit réapprendre par le langage. Elle résulte de changements historiques, et non d'une évolution biologique. La conscience jaynesienne est construite linguistiquement grâce à un vocabulaire mental métaphorique qui nous persuade qu'il existe en nous un « espace » où un « je » imaginaire se déplace et « voit » des scènes imagées. C'est un monde intérieur analogue au monde extérieur. Cette forme de cognition miniaturise et intériorise le monde réel (d'où l'expression « intériorité consciente », autre nom de la conscience jaynesienne). Puisque le soi qui se raconte a remplacé la prérogative décisionnelle des divinités et des ancêtres, cette cognition spécialisée et renforcée est intimement liée à la volonté et, comme les mathématiques, elle nous permet de raccourcir certains processus comportementaux et de prendre des décisions plus efficacement.

Certains s'empressent de rapprocher la psychologie jaynesienne de la « conscience animale », laquelle, pour Jaynes, n'existait pas. Mais en tant que psychologue comparatiste, il croyait assurément que les animaux possèdent des esprits complexes (je me souviens qu'il me décrivait les subtilités du cerveau d'un écureuil). Jaynes n'accepterait pas davantage l'idée d'une « conscience de l'IA ». Une telle spéculation est pour lui exclue d'emblée, puisqu'il insistait sur le fait que la mentalité consciente est une adaptation historico-culturelle, réifiée dans des pratiques linguistiques nourries d'expériences incarnées. Jaynes a énuméré huit caractéristiques de la mentalité consciente. J'ai étendu sa liste. Ces « caractéristiques/fonctions de l'intériorité consciente » (FOCI) décrivent des techniques psychoculturelles de recadrage adaptatif et de métacadrage qui nous aident à mieux nous orienter dans le monde :

(1) Espace mental : lieu où manipuler des images mentales visibles uniquement à l'œil de l'esprit de l'individu.

(2) Introception : utilisation d'images mentales quasi perceptives pour simuler le monde physique, à distinguer de l'intéroception.

(3) « Je » : aspect actif, agentif et observateur du soi.

(4) « Moi » : aspect passif, réceptif et observé du soi ; l'interaction entre « je » et « moi » accroît la capacité à adopter des rôles et des perspectives.

(5) Autonarration : chronologie personnelle imaginaire qui intensifie la rétrospection, la projection dans l'avenir et la planification.

(6) *Excerption* : sélection et réorganisation des contenus mentaux en vue d'une conceptualisation de niveau supérieur.

(7) *Consilience* : mise en cohérence des conceptions pour accroître l'abstraction.

(8) Concentration : analogue introceptif de l'attention perceptive, qui repousse à la périphérie les contenus mentaux sans rapport pour améliorer la focalisation.

(9) Suppression : analogue introceptif de l'évitement physique, qui élimine les pensées distrayantes et pénibles.

(10) Autoautorisation : attribution de ses décisions et de ses comportements volontaires à sa propre personne.

(11) Autonomie personnelle : renforcement de l'autodirection et du sentiment d'efficacité personnelle.

(12) Individuation de soi : mise en relief de ses caractéristiques personnelles par opposition à autrui.

(13) Autoréflexivité : sentiment indescriptible de sa propre ipséité, qui facilite la compréhension de soi, l'objectivation de soi et l'autocorrection.

Les quatre hypothèses de Jaynes

On oublie facilement que les édifices intellectuels de Newton, Darwin et Einstein ont été construits au fil de nombreuses années, consolidés patiemment, brique après brique, par des séries d'expériences bien conçues et des analyses minutieuses. Comme toute grande théorie, le paradigme jaynesien exige des tests d'hypothèses et des expérimentations pour être confirmé. Les grandes théories exigent de grandes quantités de données. Pour rendre plus maniable une entreprise complexe, multidisciplinaire et interdisciplinaire, il faut la décomposer en propositions plus accessibles. C'est ce que Jaynes proposait avec ses quatre hypothèses. Il les concevait comme un point de départ, des cartes guidant la recherche et produisant des sous-hypothèses, puis des sous-sous-hypothèses, qui pourraient être confirmées avec prudence, rigueur et retenue.

La première hypothèse est qu'avant d'être socialisés à l'usage de la conscience jaynesienne, les humains étaient gouvernés dans leur comportement par une mentalité bicamérale préconsciente. Celle-ci produisait des directives audiovisuelles attribuées à des êtres surnaturels. On commence généralement l'exposé de la psychologie jaynesienne par la « conscience ». Mais puisque les multiples sens de ce mot gênent la compréhension, il serait peut-être plus fructueux de souligner sa conception des « hallucinations » : au moins, les gens savent ce que signifie ce terme. Il semble d'ailleurs plus facile d'envisager que les innombrables récits de visites divines caractéristiques du monde ancien aient

été en réalité des hallucinations audiovisuelles. La deuxième hypothèse concerne la datation de la conscience jaynesienne. Bien que la transition ait eu lieu à des époques différentes selon les régions du monde, la conscience subjective de soi accessible à l'introspection serait apparue dans la plupart des lieux vers la fin du deuxième millénaire avant notre ère. La troisième hypothèse porte sur la construction linguistique de cette nouvelle mentalité à partir de métaphores.

Tandis que la première hypothèse concerne les aspects comportementaux de la mentalité bicamérale, la dernière concerne la neurologie du cerveau double. Si les affirmations de Jaynes concernant une mentalité antérieure sont valides, il faut rendre compte du système neurologique qui la sous-tend. Il ne s'agit pas de changements fondamentaux de neuroanatomie, mais plutôt d'une neuroplasticité configurée culturellement et de la latéralisation du langage. Compte tenu de la complexité intrinsèque du cerveau humain, cette dernière hypothèse est, de l'aveu même de l'auteur, la plus controversée et la plus contestée.

De petites charnières ouvrent de grandes portes

Les idées contre-intuitives deviennent crédibles lorsque la science passe des affirmations hypothétiques à l'expérimentation de terrain, à la collecte de données empiriques et à leur étayage statistique. Dans le cas des hypothèses de Jaynes, cela suppose l'étude savante des textes anciens, des découvertes archéologiques, des analyses linguistiques, des enquêtes anthropologiques approfondies et des expériences neuroscientifiques. Comme pour toute théorie viable, le diable est dans les détails, et Jaynes a utilisé des outils analytiques qui présentent un intérêt propre. Le premier est l'« autorisation », c'est-à-dire la prédisposition humaine à rechercher et à suivre des instructions et des ordres. Il s'agit de recevoir la permission d'agir d'une certaine manière ou de croire quelque chose, ou de la manière dont nos actes sont légitimés ou justifiés. Issus de l'évolution des primates, nous établissons instinctivement des hiérarchies de dominance, dans lesquelles un chef permet — ou autorise — notre comportement. L'histoire aurait suivi une grande trajectoire, allant de l'autorisation divine (émanant des dieux et des ancêtres) à ce qu'on pourrait appeler une autoautorisation plus séculière. En tant qu'êtres sociaux, nous préférons une autorisation incarnée par des personnes. Mais en principe, n'importe quoi, y compris des idéologies élaborées (tout « -isme » politique), peut fournir une autorisation. Comme espèce, nous continuons à chercher une forme d'autorisation ultime, dans la religion, la science ou la politique.

Les « structures aptiques » sont les fondements neurologiques innés et issus de l'évolution des aptitudes qui orientent de manière générale les réponses lorsqu'elles sont associées aux expériences environnementales et développementales. Elles rendent l'organisme apte à se comporter d'une certaine façon dans des conditions particulières.

Le « paradigme bicaméral général » est la structure psychosociale sous-jacente à une catégorie de survivances d'une mentalité antérieure. Ces comportements vestigiaux — par exemple l'hypnose, la glossolalie, la médiumnité et la possession spirituelle — ont été réaffectés culturellement. Ce paradigme comporte quatre aspects : (1) l'impératif cognitif collectif, ensemble d'attentes socialement partagées qui déterminent des formes de comportement et les rôles à jouer en leur sein ; davantage qu'un système de croyances, il souligne l'effet socialisateur des prescriptions culturelles ; (2) l'induction, ensemble des procédures qui suspendent temporairement la conscience jaynesienne ; (3) la transe, où le « je » narratif est affaibli et l'espace mental imaginaire érodé ; (4) l'autorisation archaïque, vers laquelle la transe est orientée ou à laquelle elle est liée — dieu ou ancêtre, mais parfois personnage reconnu par la personne en transe et par sa communauté comme une autorité sur l'individu et considéré, conformément à l'impératif cognitif collectif, comme responsable du contrôle de cet état.

La conscience jaynesienne prend vie grâce à des mots qui, au fil des siècles, se sont sédimentés en vocabulaires psychologiques. Ces « hypostases préconscientes » sont des « sièges de réaction et de responsabilité » quasi agentifs, qui fonctionnaient durant la transition entre mentalité bicamérale et mentalité consciente. Ce n'étaient ni des dieux ni des voix, mais des sensations physiologiques que les anciens interprétaient comme causes de leurs actes, à mesure que les commandements divins devenaient moins fréquents. Les termes désignant les événements mentaux se seraient accumulés « de l'extérieur vers l'intérieur » : (1) objectif (choses extérieures empruntées à l'environnement) ; (2) interne (sensations) ; (3) subjectif (événements psychologiques naissants) ; (4) synthétique (mentalité pleinement

consciente). Analyser l'étymologie de ces couches linguistiques constituerait une sous-hypothèse de la troisième hypothèse de Jaynes, selon laquelle la mentalité consciente a été construite linguistiquement à partir de métaphores.

La « cognition paralogique » de Jaynes désigne la suspension d'une norme extérieure de vérité (les règles de la logique) et la négligence des contradictions, particulièrement lorsque des affirmations sur la réalité sont formulées par des figures d'autorité puissantes, comme des divinités. On observe ce type de cognition pendant l'hypnose et dans les états hypnoïdes.

Jaynes employait le concept de « structions » pour souligner que la plus grande partie de la pensée est dépourvue de conscience. Nous nous donnons une « instruction », ce qui déclenche une chaîne automatique de pensées ; cette cognition utilise ensuite des matériaux — une « construction » — pour trouver une solution ou achever une séquence comportementale. Jaynes distinguait « disposition » (set), « tendance déterminante » et « struction ». La disposition est englobante : il s'agit d'une structure aptique engagée qui, chez les mammifères, peut être ordonnée d'une composante limbique générale de préparation à une composante corticale spécifique de tendance déterminante, tandis que, chez les humains cognitivement plus complexes, le produit final est une struction.

Répondre aux critiques

Une critique fréquente adressée à Jaynes est que ses idées, assurément intrigantes, ne peuvent être évaluées rigoureusement par les méthodes scientifiques ordinaires et sont difficiles à réfuter. Pourtant, la validation scientifique de nombreuses entités qui ne sont pas directement observables a été inférée de la convergence de preuves indirectes, du succès prédictif et de la cohérence mathématique : trous noirs (mouvements des étoiles voisines, émissions de rayons X de la matière en accrétion, effets gravitationnels inexplicables autrement), neutrinos (tenus pour réels parce qu'ils résolvaient élégamment des problèmes de lois de conservation ; leur détection directe n'est intervenue qu'en 1956), atomes (stœchiométrie chimique, lois des gaz, mouvement brownien, thermodynamique), noyau terrestre (ondes sismiques, calculs de densité, comportement du champ magnétique). Bien entendu, nous ne pouvons pas réaliser d'expériences d'IRM fonctionnelle sur des individus de l'Antiquité, et la quantité comme la qualité des preuves nécessaires pour étayer Jaynes varient selon les lieux et les périodes. Mais, dans l'ensemble, nous disposons de suffisamment d'indices pour extrapoler, discerner des régularités et assembler les pièces du puzzle. À l'aune du rasoir d'Occam, aucune théorie à ce jour ne rivalise avec la puissance explicative des hypothèses de Jaynes, qui expliquent tant de choses à l'aide de si peu de principes.

Certains soutiennent qu'il est impossible de formuler des hypothèses vérifiables — fondement de l'enquête scientifique — sur ce que les gens ont éprouvé psychologiquement. C'est évidemment absurde, puisque des disciplines entières — histoire, ethnographie, anthropologie, sociologie, psychologie clinique, etc. — reposent sur la reconstruction de ce que les autres ont pensé ou pensent.

Une autre critique veut que personne n'ait poursuivi les idées de Jaynes. C'est faux. Outre de nombreux articles, une douzaine d'ouvrages en ont été directement inspirés. Ses idées ont été mises à l'épreuve dans l'Israël ancien, en Égypte, au Japon, en Chine, au Tibet et en Mésoamérique. Des applications thérapeutiques de la psychologie jaynesienne ont également été publiées.

La plausibilité de la psychologie jaynesienne

Le problème du programme jaynesien est son ambition démesurée. Il est intellectuellement exigeant et demande de connaître, au moins dans une certaine mesure, l'archéologie, l'anthropologie, la linguistique, l'histoire, la psychologie, la religion et les neurosciences. De nombreux chercheurs font progresser leur domaine (et leur carrière) en se spécialisant à l'extrême : maîtriser plusieurs disciplines qui semblent incommensurables, comme la psychologie et l'histoire, est donc peu réaliste. Il n'est toutefois pas nécessaire d'être expert dans tous ces domaines ; il faut être suffisamment aventureux intellectuellement pour relier un grand nombre d'éléments apparemment éloignés.

Un autre défi tient à l'inadéquation de la terminologie actuellement employée pour analyser la psychologie humaine. Il est temps d'admettre que le langage même avec lequel nous explorons la psyché est dépassé. J'ai déjà évoqué l'impossibilité de travailler avec le mot « conscience » lorsqu'il n'est pas défini. « Hallucinations » en est un autre

exemple. Ce mot comporte des connotations négatives ; il faudrait donc une autre expression pour transmettre son sens jaynesien de forme de vie mentale initialement adaptative.

Nous acceptons comme des faits la transformation presque magique des espèces (évolution), la courbure du tissu spatiotemporel (astrophysique), la superposition des particules et l'« action étrange à distance » (mécanique quantique). On pourrait donc penser qu'admettre les racines culturelles de la conscience subjective de soi accessible à l'introspection, ainsi que la manière dont les visites et visions surnaturelles (hallucinations) gouvernaient autrefois les sociétés, est relativement peu audacieux. Comparés à d'autres idées scientifiques bien établies, les arguments de Jaynes ne me semblent donc pas invraisemblables.

Note critique

Ce que l'on peut retenir

1. Les catégories de la psychologie homérique ne coïncident pas avec notre lexique moderne. Les mots psychê, thymos, noos et phrenes ont des usages historiques et poétiques spécifiques. Les interventions divines participent à la représentation des motifs, des décisions et des conflits. Cette différence est un objet philologique réel ; elle ne prouve pas à elle seule une absence d'intériorité.

2. Les pratiques linguistiques et culturelles influencent la manière de se décrire, de délibérer et de raconter sa vie. Il est pertinent de distinguer l'expérience vécue, la capacité de la réfléchir et les conventions permettant de la mettre en récit. Le développement historique d'un vocabulaire de l'intériorité peut modifier certaines compétences réflexives sans créer nécessairement toute conscience à partir de rien.

3. Les hallucinations auditives ne sont pas toutes des symptômes de maladie et leur interprétation varie selon les contextes culturels. Cela ne permet cependant pas de conclure que les récits de paroles divines dans les sociétés anciennes témoignent généralement d'hallucinations réelles.

Ce qui reste à nuancer ou à rejeter faute de preuves

1. La datation d'une « naissance de la conscience » vers 1000 avant notre ère n'est pas établie. Les témoignages conservés sont partiels, socialement situés et façonnés par des genres littéraires. L'absence de termes explicites pour l'introspection ne démontre pas l'absence de la capacité correspondante. En outre, les changements de lexique sont graduels et variables selon les traditions.

2. L'hypothèse selon laquelle des voix hallucinées, produites par un dialogue interhémisphérique, auraient dirigé les conduites d'une grande partie de l'humanité ancienne ne bénéficie pas de preuves neuroscientifiques suffisantes. Les données actuelles sur la latéralisation du langage ne valident pas une telle reconstruction historique.

3. L'argument du rasoir d'Occam est insuffisant : un même mécanisme prétendant expliquer religion, architecture funéraire, transe, hypnose et intériorité peut être très ambitieux sans être le plus parcimonieux. Une théorie doit produire des prédictions discriminantes et être comparée à des explications concurrentes. Les analogies avec les trous noirs ou les atomes ne constituent pas des confirmations de Jaynes.

4. L'affirmation de McVeigh selon laquelle Jaynes exclurait la conscience animale ou celle des IA dépend d'une définition particulière de la conscience réflexive, linguistique et incarnée. Elle ne tranche pas la question de la conscience phénoménale des animaux, ni celle des capacités métacognitives des systèmes artificiels.

Trois distinctions conceptuelles décisives

Conscience phénoménale : il y a quelque chose que cela fait, pour un sujet, d'éprouver une sensation ou une émotion. Conscience réflexive ou introspective : le sujet peut prendre ses propres états mentaux pour objets, se les attribuer et les examiner. Représentation de l'intériorité : une œuvre donne une forme narrative, poétique ou visuelle à des expériences ou à des décisions. Ces trois niveaux ne sont pas équivalents. Jaynes vise surtout le deuxième, alors que son titre et celui de McVeigh suggèrent souvent abusivement une négation du premier.

Problème à discuter en cours

Dans le chant I de l'Iliade, Athéna intervient pour empêcher Achille de tuer Agamemnon. Le récit atteste-t-il une intervention divine, traduit-il poétiquement un conflit intérieur, ou témoigne-t-il d'une forme historique différente de subjectivité ? Quelles preuves permettraient de départager ces interprétations ? Plus généralement : l'art nous donne-t-il accès à la conscience des hommes du passé, ou aux formes historiquement déterminées dans lesquelles ils la représentent ?

Repères bibliographiques

Julian Jaynes, The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind, Boston, Houghton Mifflin, 1976. — Bruno Snell, Die Entdeckung des Geistes, Hambourg, Claassen & Goverts, 1946. — E. R. Dodds, The Greeks and the Irrational, Berkeley, University of California Press, 1951. — Andrea Eugenio Cavanna et al., « The "bicameral mind" 30 years on: a critical reappraisal of Julian Jaynes' hypothesis », Functional Neurology, 22(1), 2007, p. 11-15. — Ned Block, « On a Confusion about a Function of Consciousness », Behavioral and Brain Sciences, 18(2), 1995, p. 227-247.